

DOMINIQUE PETITJEAN

MON ÂME

MON ÂME

MON ÂME

DU copain qui, par fierté, m'a montré la
pousse de ses premiers poils et s'agrandir sa bite
en la branlant je ne me souviens ni du prénom, ni
du nom, avant que toi P. le plus vieux et le plus
grand de mes camarades d'alors, tu ne brandisses
dans un ciel d'été, à la place de la femme à la vulve
gommée par la censure, ton membre veiné
jusqu'au gland pour qu'agenouillé, je le suce.

QUAND nous nous retrouvons le jeudi, mon ami,
je te branle dès que tu me branles
et vient que c'est toujours toi,
le mouvement d'inflexion de mon corps
décidant de mon sort,
qui m'empoigne et me bascule
et, slip et pantalon
rabaissés sur les talons
sans aucune opposition,
m'encule.

ENHARDIS par nos bites qui se sont raidies
puisque désormais je suis,
à nous revoir à l'écart des regards,
du côté de l'interdit franchi
et que mon âme a fait le choix
de vivre les plaisirs qu'esquivait ma voix,
mes doigts,
en décalottant ton prépuce,
frustrent mes lèvres entrouvertes
et ma bouche mon anus
une fois que,
ta virilité fermement épanouie,
presque toute,
la suce.

MON ÂME

TA bite qui s'arque entre mes doigts
sans être froide et roide
comme la quille que j'ai, en tapinois,
taillée dans du bois,
à pleine bouche je la salive tant il me tarde,
agenouillé comme un officiant,
de me retourner ou mieux encore
de me renverser sur le séant
pour que mon âme,
comme une femme
que le frein de la pudeur ne retient,
épouse la vigueur de tes reins.

AUTANT j'apprécie que tu éjacules
de tout ton content quand tu m'encules
autant, mon ami,
je crains que nos langues à se nouer
dans la pâmoison d'un baiser
ne nous mène à recouvrer la raison
dans la romance de nous être rencontrés
pour toujours nous entendre
à laquelle mon âme d'enfant abandonné
ne veut se laisser prendre.

DE loger ta bite dans mes fesses,
depuis qu'à l'écart nous fuguons,
je ne dis pas non
mais ce n'est qu'aujourd'hui, dans ce cabanon,
après avoir retiré mes chaussures,
mes chaussettes et mon pantalon,
devant ton pénis qui s'est agrandi à ne plus voir que lui,
que mon corps,
sans tricher avec une histoire d'amour
qui en justifierait la raison,
tremble d'être au cœur de sa condition.

MON ÂME

LA première fois
où l'obscurité du square abrita nos caresses
je ne vis pas que des hommes
plus âgés que nous s'y cachaient,
ce n'est que lorsque nous sommes revenus
dans ce même recoin que je les entrevis
et que je me suis abandonné sans délai,
tant mon âme le voulait,
à tes mains m'asseyant sur ta bite,
rassuré de savoir que dans l'ombre nous épiait,
mes futurs amants étaient là m'attendant.

ÊTRE l'un de ces inconnus,
les mains à plat contre le mur et le pantalon baissé,
dont je me rapproche jusqu'à voir,
dans un silence sur lequel vient cogner mon cœur,
la taille des bites qui impressionne
dans un rituel où chacun donne,
sans l'exprimer autrement qu'en le faisant,
ce que la chair de l'autre attend.

APRÈS m'être placé,
sans autre préambule,
du côté de ceux qu'on encule
et que de l'ombre c'est détaché
le plus généreusement outillé
pour satisfaire une envie
que ne tempère la vigueur
endurante de son vit,
de tous ces hommes qui se branlent
autour de moi en attendant leur tour
aucun n'est venu là
pour mettre le holà.

MON ÂME

TA soif, mon âme,
de consumer tes désirs
sans qu'aucun mot ne soit dit,
me plaque contre des inconnus
m'enculant sans merci.

M'INQUIÉTERAIS-je,
dans le retour frustrant d'une bite à sa mollesse,
qu'une autre déjà se dresse
pour honorer mes fesses
si mon âme croyait en la belle histoire
d'un amour qui se prolonge au-delà d'un soir
que l'on se raconte dans la nuit noire
avant que ne soit venu
le mot plein de fiel
qui rompt la lune de miel
du rêve entrevu,
plutôt que d'aller se fondre
les fesses nues
au milieu d'inconnus.

QUE mon jeune corps qui séduit
de n'avoir encore atteint la carrure de l'homme
qui connaît ses limites pour en avoir fait la somme,
soit fendu par plusieurs plutôt que par un seul
auquel une histoire d'amour m'aurait lié,
le dois-je à la crainte de mon âme
que la promesse du verbe de combler
les désirs fébriles d'un fugueur indocile
dans la délicatesse d'une fidélité
ne soit plus fragile
que le silence anonyme des caresses
qui ne varie quand on honore mes fesses ?

MON ÂME

Si mon âme ne préférerait,
lors de mes rencontres
avec les individus enhardis
par ma jeunesse délinquante,
à la broderie rimée des mots enjôleurs
qui embobine la fidélité des cœurs
dont l'amouraché se grise
tant que ne se brise son emprise,
jouir dans le silence
de la dérive des sens,
peut-être me serais-je attaché
à l'inconnu qui, le premier,
avec retenue m'a enculé
au lieu d'avalier le sperme de tous
sans compter.

DANS ce foyer de l'enfance pour pupilles de l'état,
je n'ai pas choisi d'être là,
je n'y choisis pas le menu de mes repas
et, comme pour les vêtements
dont le fripier m'affuble,
je ne choisis pas non plus
la taille des bites qui m'enculent.

JE ne sais plus
qui m'a appris que tu étais mort
sur le chemin menant à Katmandou,
mais je ne suis toujours pas certain
que nous parlions de la même personne,
de toi A. B., mon premier amour
puisque pleure en moi le regret
de ne t'avoir jamais crié : « Je t'aime »,
alors que c'était toujours vers moi que tu venais,
quand tu triquais.

MON ÂME

A. B.

ta disparition n'a pas changé
l'attachement que je te portais
puisque, de t'attendre, déjà je le faisais
quand, dans l'errance
prolongée de notre enfance,
plus souvent qu'à mon tour,
tu m'enculais.

MON pas ne retardait
sur l'allant nerveux de tes pas, A. B.
lorsque nous nous pressions de retrouver
le baraquement aux ferrures rouillées
et la tapisserie décollée des murs fissurés
car, bien avant de nous y faufiler,
ta bite que crânement tu brandis
alors que je m'accroupis,
sans que tu ne l'aies branlée
au long des rues dévalées,
longue et raide comme une trique
l'était déjà.

TA trique pointant telle une canne
devant nous dans les rues,
pour que cela ne se voit,
tu la plaques contre ton ventre
avec la ceinture de ton pantalon
le temps que nous trouvions,
sans se dire les mots grossiers de nos désirs
ce qui ralentirait nos pas à renchérir,
la première encoignure inoccupée
par la misère des vagabonds,
ô A. B. mon amant dont la bite
reste, rien que pour moi,
longtemps encore
ferme et longue.

MON ÂME

A. B.,
la nature t'ayant doté d'une bite
deux fois plus longue que la mienne,
c'est à moi de jouir
d'être enculé.

A. B., un enfant perdu
dans un coin de rue
je resterais
si tu ne venais me clouer,
autant de fois que tu le veux,
ta trique dans les fesses
sans que jamais je ne craigne
l'intensité voyeuse
de tes yeux.

LE chaos de mon cœur
qui remonte paniquer ma tête
ne trouve auprès de toi, A. B.,
sa raison d'être que lorsque
le plat de ton ventre fouette,
pour de bon,
le reste de pudeur
de mes fesses.

MON ÂME

TA trique, ô A. B. mon amant,
constamment je l'ai en moi,
quand tu débandes dans mon cul,
elle grossit dans ma tête.

A. B., te rappelles-tu du jour
où nous nous sommes retrouvés associés
pour les travaux d'entretiens du foyer
et que, ceux-ci rapidement bâclés
et n'ayant pas cherché
à me cacher pour me changer
et laisser passer du temps
pour retrouver mon vêtement
à la patère du vestiaire,
sans mot dire tu m'enculas
et qu'affolé par ta vigueur
je t'ai supplié d'un : « plus longtemps »
au lieu d'un : « plus lentement ».

ALORS que je n'avais pas encore atteint
ma taille d'homme,
que je puisse suspendre ton immense corps
dans le ciel
je m'en étonnais chaque fois que,
après m'être couché
à la renverse à même le sol,
tu y plaquais mes mollets
de chaque côté de ma tête
pour une bonne fois m'enculer.

MON ÂME

COMMENT confesser,
sans me vanter,
qu'empalé sur ta trique, ô A. B.,
plus d'une fois,
les bras et les jambes en croix,
j'ai fait la roue
car dès lors que s'abolissaient en ta présence
les protocoles et les lois de l'obéissance
auxquels se plient les dociles et les serviles
qui tirent un avantage à rester sage,
mon âme ne craignait de franchir
la barrière du langage
pour s'aventurer loin de sa cage.

AVEC empressement
je m'adonnais aux caresses
que tu me disais aimer, A. B.,
et que de moi-même j'ai fini par goûter
surtout
quand le bout ta queue,
merdeux,
il l'était plus qu'un peu.

RAPIDEMENT
tu te beurras un énorme sandwich
pendant que je vidais mon ventre
et lavais mes fesses
par trop salies,
t'en souviens-tu,
A. B..

A. B., de la goule noire où me replongent mes
sommeils à peine tu m'en délivres que j'enfile mes
vêtements et enjambe, après toi, la fenêtre pour
rejoindre les copains qui se repassent, accroupis
sur la terrasse, une cigarette. Après quelques
bouffées de fumée tu donnes le signal en
déboutonnant mon pantalon, tous alors nous nous
branlons, mais urge bientôt que je vous suce et
m'encule qui veut. La bite de chacun ramollie nous
regagnons nos lits. Sous le robinet servant à
remplir le saut à serpillier je nettoie mes fesses et
mes genoux saignants, la terrasse étant recouverte
de graviers coupants.

Si, au lieu d'aller à la rencontre de vos verges
tendues vers mes mains, ma bouche, mon anus,
mon âme ne fréquentait que les songes
où de ne pas s'incarner dans le jouir vous ronge,
ô chers compagnons qui se disputent
le tendre que je suis,
au pilori d'un désir infini,
ligoté encore, je serais.

CETTE abondance d'amour
que vos verges déversent,
tour à tour, tous les jours
si mon âme,
plutôt que de la recueillir
dans mon corps sans faillir,
la déclamaient avec des mots qui aguichent les sens
sans que le désir ne s'évanouisse
dans la brièveté d'un plaisir intense,
ô mes nombreux compagnons
m'enculeriez-vous sitôt que,
gaillardement,
l'envie vous presse ?

MON ÂME

APRÈS l'orgie, l'intensité retombant et le sang refluant je me décharne, bientôt ne reste sous le drap que la cage de mes os et l'air que je respire ; dans un souffle qui s'est affaibli au point que le cri d'angoisse de mourir dans la solitude de ce moment renonce à rompre le silence d'un amour infini recueilli sans jamais être trahi en mon âme qui, apaisée, se détache de mon corps puis, dans le trait de lumière qui traverse la fenêtre sans rideau du dortoir, doucement s'élève jusqu'au plafond.

Ô mes chers compagnons, vous n'avez rien compris,
vous pensez contrarier mon âme
en me salissant les fesses
mais c'est tout le contraire qui se produit
puisque ce n'est que lorsque chacun,
branlé, sucé, m'encule pour éjaculer
que mon âme accède
à cet amour désintéressé qui nous réunit.
Ce que je vous dis là
ce n'est pas le délire d'une âme prétentieuse
puisque c'est ainsi,
pour certains le jour, d'autres la nuit,
qu'avec vous, je vis.

DU préau reliant le bâtiment où logeaient les stagiaires à celui où se donnaient les conférences, partait la perspective d'un parc repoussant dans le lointain l'orée d'une forêt. La nuit venue, je cédaï à mon audace et empruntaï une contre allée pour bientôt raccourcir de deux plis mon short et lacer sur mes chevilles des espadrilles jaune paille à semelle compensée et de poursuivre de cette marche alanguissante qui devient toujours plus lente jusqu'à la limite du domaine où l'inclination d'une âme à se dissoudre dans la chair vous amène pour m'assoir près du bassin qui agrémente la terrasse d'une eau dormante d'où s'élève, dans une trouée vers le ciel constellé, le remuement des premiers grands arbres, confiant que l'ombre qui s'attache à mon corps que mon attente veut voir, ne tarde.

SANS inquiétude car n'étant pas surpris j'entendis des pas crisser sur le gravier. Je reconnus dans l'homme s'approchant l'un des conférenciers. « Si l'eau du bassin n'était pas saturée d'algues je me serais baigné. ». Il répondit à mon envie en me disant que la mer était toute proche. Je lui précisais mon attrait pour le ballet des ombres dans la nuit des forêts puis, dans un rituel silencieux, je retirais ma chemise et traversais, les fesses nues, la terrasse en avançant de quelques pas le bruit que faisaient les chaussures autoritaires et brutales du conférencier en direction de la forêt.

MON ÂME

MA bite raidie
n'étant que le prolongement de ta verge
qui me transperce jusqu'à la garde,
sans toi, ô mon amant des forêts,
mon corps,
de nouveau,
ne se serait éclos.

EN allant au-devant des ombres
dont les verges luisent comme des glaives
dans la nuit des forêts
mon âme multiplie les rencontres
avec les amants qu'elle ne choisit
pour que, dans le silence des orgies,
l'amour promis soit infini,
si bien qu'aux aurores,
dans le filet d'un souffle devenu trop faible
pour enchaîner les mots balourds
d'un retour aux heures chastes du jour,
je respire le repos de la mort
dans la fatigue de mon corps.

Ô mes amants de la nuit des forêt
dont les ombres se confondent
dans l'anonymat d'une ronde
pour que ne soient réfrénés,
par une flétrissure de l'âge
ou la disgrâce d'un visage,
nos amours sans ancrage,
maintenant que pleut sur moi
en abondance du sperme,
mon âme souffrirait
si toutes vos verges me fascinant
n'avaient foui mon anus vraiment.

MON ÂME

Si, couché sur le dos,
je cessais d'entrouvrir mes fesses,
l'amour infini qui irradie mon âme
pour autant que soit fendu sans mollesse,
mon corps qui s'abandonne
aux coups de bélier de vos reins,
ô mes amants de tous les âges
sans visage sur ma page,
il me faudrait alors le conquérir,
mais de quel droit,
de quel autorité ?

MON ombre s'enhardirait-elle dans la nuit des forêts
où des amants se relayent pour, en l'enculant,
faire de mon corps un véhicule ardent
si, protégée par le chemin de ronde
des mots qui isolent du monde
où le plaisir pour en jouir doit s'acquérir,
mon âme n'était enveloppée
de l'halo intimement tendre
du bonheur trouvé à ne plus attendre
puisque seul l'amour qui reste promis
est infini.

SANS les amants de la forêt
qui se relaient sur ma page
pour faire de mon corps absent,
en l'enculant, un véhicule ardent,
mon âme sans âge ne poursuivrait son voyage
dans la nuit ininterrompue
de l'amour religieusement attendu,
puisque dans le puits d'encre noire du désir
ne s'épuisent les orgies qui ne cessent de s'écrire
sans que jamais la brièveté des orgasmes
ne confine les corps qui s'embrassent
dans une réduction de l'espace.

MON ÂME

Ô mes amants de la forêt
qui revenez m'enculer dans la folie
des pages brulantes que j'écris
chaque fois que mon âme souffre trop
de ne point jouir des plaisirs qu'elle s'interdit
de peur que son envol,
une fois mon corps cloué au sol
pour s'être abandonné à être écartelé
dans une orgie sans parole,
ne soit plus animé
vers l'amour infini
par les mots d'encre noire
du démon de mes nuits.

Ô mon âme désirante
qui fraie dans des poèmes
de plus en plus compromettants
car, dans un report infini,
s'y intensifie
la tentation de t'incarner
dans un plaisir de la chair
qui limiterait ton horizon
au carré de poussière d'un cimetière,
tu me tiens à l'écart des orgies
dont ma plume resterait coite
car dès l'instant où je jouirais,
dans la nuit sauvage d'une forêt
avalée par la gueule grande ouverte de la mort,
d'être infidèle à l'histoire d'amour qui me manque,
je te perdrais.

poème relu et modifié, le lundi 12 janvier 2026.

à propos

Ouvrage numérique édité aux dépens d'un amateur en vu d'un usage strictement personnel et non marchand.

Les droits d'auteur sur le poème :
"Mon âme", sont réservés.

La mise en page numérique de cet ouvrage a été
effectuée
par l'**Atelier Nulpar** à Rezé.

- Pour me contacter
- Pour une visite de mon site internet
- Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements